GILLETTE & L'ORÉAL,

WOMEN USA

VOL. V

North Carolina • North Dakota • Ohio • Oklahoma
Oregon • Pennsylvania • Rhode Island • South Carolina



FERDINANDO FREGA

GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA — VOL. V

L'ORÉAL THROUGH GILLETTE · 16

Caroline du Nord, Dakota du Nord, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvanie, Rhode Island, Caroline du Sud. La cinquième étape de la traversée américaine, d'une côte à l'autre et retour.

Chapitre zéro — ouverture commune

Ce chapitre d'ouverture est commun aux six volumes de Women of the United States. Il est reproduit ici en entier, et replié, pour que la série puisse se lire dans l'ordre sans répétition.

CHAPITRE ZÉRO

Ici, le monde n'est pas un territoire : c'est une limite. Le pôle Nord n'accueille pas, ne pardonne pas, ne laisse aucune place à l'erreur. Le blanc règne en entité absolue, silencieuse et sans mémoire. La température n'est pas une donnée météorologique : c'est un prédateur. La nuit dure des mois, écrase les pensées, déforme les contours des gens, avale leur volonté.

Les communautés sont rares, petites et fermées. Inuits, Yupiks, peuples de l'Arctique vivent là où personne ne choisirait de rester. Ici, chaque individu est indispensable à la survie du groupe. Si vous n'êtes pas utile, vous devenez un fardeau. Et ceux qui deviennent des fardeaux disparaissent dans le silence, dans la neige, dans la logique d'un milieu qui ne fait aucune concession.

Les bases scientifiques ajoutent un autre genre de froid : celui des hiérarchies. Ici, une femme est une présence rare, une anomalie

qui doit s'adapter ou succomber.

En ce lieu, la notion de « disparition » n'existe pas. Il n'y a que le blanc, qui efface tout.

Femmes inuites et yupik

La fille de l'Arctique n'est pas choyée : elle est préparée. Elle apprend tôt à résister au froid, à l'obscurité et à la faim. Elle doit devenir utile au clan, parce qu'ici l'identité n'est pas personnelle. Elle est fonctionnelle. La femme porte le poids de la famille et de la communauté : la nourriture, le feu, les enfants, les peaux, les soins. Personne ne parle de droits. Personne ne parle de fragilité. La dépression existe, mais elle n'a pas de nom. La violence existe, mais elle n'a pas de témoins.

La femme des bases scientifiques

Instruite, compétente, habituée à la discipline. Elle arrive comme chercheuse, technicienne, médecin. Elle découvre vite que le pôle Nord ne reconnaît pas les diplômes. Ici, seule compte la solidité mentale. Les hiérarchies masculines la dominent, et le moindre signe de faiblesse est lu comme de la faiblesse. C'est un milieu où la force ne suffit pas : il faut une maîtrise de soi extrême.

La femme occidentale « venue d'ailleurs »

Élevée dans la liberté, elle arrive en croyant pouvoir vaincre le froid. Mais le lieu la brise : la solitude, les espaces minuscules, les silences sans fin. Les bases ne sont pas des communautés, ce sont des mécanismes. Et une femme, à l'intérieur d'un mécanisme conçu par des hommes, doit se battre pour ne pas disparaître.

Le voyage au bout du monde

Mon voisin, Antonio, dit Nino, parlait depuis des années du cap Nord, du soleil de minuit, des mois sans obscurité. C'était un rêve qu'il gardait dans sa poche, comme une chose impossible. Un matin de mai, je sonnai à sa porte et lui dis seulement ceci : « Fais ta valise. Je reviens dans une heure. Nous serons de retour dans 30 jours. » Il me regarda, surpris, heureux. Sa femme, inquiète, demanda quels étaient nos projets. « Courir après un rêve », répondis-je.

Nous montâmes en voiture. Nos femmes nous regardaient comme des fous. Mais ce voyage était réel. Nino était déjà plein de questions. « Où on va ? Combien d'argent je dois prendre ? » « Détends-toi, lui dis-je. On y sera dans 54 heures. Seulement 5 000 km. On est dans le nouveau Range Rover. Profite de la route. »

Tous les 300 km je devais m'arrêter : lui, de douze ans mon aîné, avait son propre rythme. Moi, j'avais de l'eau et des boissons ; lui, son café et ses besoins physiques. Et plus nous avancions, plus il parlait de sa vie. Des choses que je n'aurais jamais sues sans cette route interminable.

Deux hommes seuls dans une voiture parlent toujours de femmes. Lui n'avait connu que la sienne. Je ris. Je le rassurai : « Nous sommes tous pareils. »

Il me demanda comment je faisais pour garder la tête claire en conduisant 60 heures. Je lui parlai de la Russie, quand à 22 ans j'avais roulé 51 heures pour rencontrer une femme que je n'avais jamais vue. « Les distances ne sont pas des limites, lui dis-je. Ce sont des excuses. Je n'en ai jamais eu. »

L'arrivée dans le blanc

Nous entrâmes en Norvège. Une auberge sur la route. Nous y laisserions la voiture et continuerions en traîneau.

La guide était emmitouflée, impénétrable. Quand elle ôta ses lunettes, je découvris que c'était une femme. Une Norvégienne, silencieuse, directe, glaciale. Nino au centre du traîneau, elle devant, et moi, avec mes 190 cm, derrière, fermant la marche.

Il faisait encore jour. Ma montre indiquait l'heure, mais elle ne me disait pas s'il était minuit ou le matin. C'était le soleil de minuit. Nous avions atteint le cap Nord.

Nino pleura. Il me serra dans ses bras. Je lui dis en riant : « Attention… les gens vont croire qu'on est gays. » Nous rîmes, mais nous étions au bord du monde.

Puis vint le gel : –52 °C.

L'entrée dans le véritable Arctique

On nous conduisit dans un conteneur métallique pour nous changer. Des combinaisons extrêmement lourdes, rembourrées, fermées par des fermetures éclair compliquées.

Je payai pour la guide. Nino fut laissé dans un igloo avec quelques hommes ; moi, dans un autre, avec une famille : un vieil homme, entre 70 et 80 ans, et trois femmes entre 30 et 50 ans.

C'était un monde fermé. Simple. Brutal.

L'homme se tenait à l'écart. Les femmes tenaient le rythme. Et les toilettes, c'était une butte à cinq mètres de l'igloo : la crotte gelait avant de toucher le sol. Mon premier pipi devint une étoile arctique jaune. C'était le Nord qui me saluait.

La femme d'âge mûr, Magi, parlait un peu anglais. Le reste, c'étaient des gestes, des yeux, des mains. La langue du froid.

Comme je ne savais pas trop comment me servir de la combinaison, elle, sans réfléchir, me toucha l'entrejambe pour me montrer une fermeture cachée. Il n'y avait ni malice ni gêne : seulement la fonction. La survie.

Les trois jours dans l'igloo

On apporta à manger. Du poisson fumé, du poisson cru, du foie de morue, du ventre de baleine. Et des boulettes de requin. Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait pas d'alternative. C'était ce que la nature donne.

Puis je bus : un liquide rouge. Je crus que c'était du vin. C'était du sang de baleine filtré, bouilli, sucré. Je le bus. Il me donna une force que je n'avais jamais ressentie. Une énergie primitive. Je crus que c'était de la cocaïne. Non. C'était le Nord qui entrait dans le corps.

Les femmes m'observaient. Le vieil homme sortait chasser. Je me reposais et je buvais du sang. Trois jours sans téléphone, sans internet, sans ordinateur, sans Nino. Seulement moi et elles.

Il n'y avait pas de nuit. Seulement la lumière, le feu, la glace et le souffle.

Les trois femmes s'allongèrent pour dormir. Je cherchai une place. La plus jeune leva le bras et me fit signe d'approcher. Elles éclatèrent de rire. Je ne comprenais pas. Elles dirent que j'étais leur « Noël ».

Une façon de dire que j'avais été accepté.

J’essayai de leur donner un peu d’argent pour les remercier. Elles refusèrent. Elles voulaient seulement une étreinte. Et quelques mots en calabrais, pour se sentir plus proches.

Là, je compris la valeur des vrais cadeaux : ceux qui ne s’achètent ni ne se vendent.

L’adieu de la guide

Au bout de trois jours, la guide arriva. Elle parla une heure avec les trois femmes. J’étais dehors. Je ne comprenais pas ce qu’elles disaient. Ce n’était pas mon affaire. C’était leur langue, leur monde, leur loi.

Dans le conteneur, pendant que je me déshabillais, la guide entra. Curieuse. Directe. Nordique. Elle me serra fort dans ses bras. Elle m’embrassa. Sa peau était blanche comme le lait. Ses yeux, bleus comme le ciel d’août.

Elle me demanda de l’emmener. Elle aurait fait n’importe quoi pour sortir de ce monde.

Je souris avec respect. Je ne pouvais pas. Je n’aurais pas dû.

Je ne lui laissai qu’une promesse : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, écris-moi une lettre. Je t’aiderai. » Elle refusa même l’argent. C’était une belle femme, mais seule. Une solitude qu’on ne voit pas de loin. Une solitude que le froid ne pardonne pas.

Le retour à la maison

Nous allâmes chercher Nino. Il était ravi. Il ne voulait pas rentrer. Mais j’avais rendez-vous avec sa femme.

Il raconta à tout le monde ses trois jours. Moi, je me tus. Je n’ai jamais rien partagé avec l’homme. Seulement avec le papier.

Et ainsi, pendant que Nino retournait à son monde, j'étais déjà en route vers un autre. Une autre destination. Une autre rencontre.

Bienvenue.

Épilogue

Le Nord ne vous prend pas : il vous change. Et il ne vous

rend jamais entier. Les hommes viennent au pôle Nord chercher la lumière, le silence, des photos, des rêves. Les femmes restent pour survivre.

Les hommes racontent ce qu'ils ont vu. Les femmes taisent ce qu'elles ont vécu.

Les hommes repartent. Les femmes restent. Elles restent dans le froid, dans des maisons de neige, dans des silences que personne n'entend. Elles restent pour soutenir des communautés qui ne les célèbrent pas. Elles restent pour protéger les enfants, les vieux, les étrangers. Elles restent invisibles.

Je n'ai rapporté de là-bas qu'un seul souvenir : une femme belle, incroyablement belle, mais seule. Pas au sens romantique. Au sens humain. Au sens tragique.

Réflexion

Le Nord ne tue pas le corps. Il tue la présence. Et ce qui reste, c'est le blanc : un lieu où les femmes vivent et disparaissent en même temps.

C'est pour cela que j'écris. Parce que les lieux extrêmes ne racontent pas leur propre histoire. Et ceux qui les traversent ne peuvent pas s'offrir le luxe de se taire.

Pas moi. Pas moi. Ma terre m'a donné le jour, et le reste du monde m'accueille non comme un invité, mais comme quelqu'un de la famille.

De la blancheur absolue du Nord, je descendis dans la confusion absolue des États-Unis.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La mission impossible

Travailler dix-huit ans pour une entreprise américaine vous donne ce qu'aucune autre entreprise au monde ne peut vous donner : une culture du travail, des procédures, une mission claire et un système de valeurs qui ne sont pas de la théorie — ce sont une pratique quotidienne. On ne vous les explique pas ; on vous les construit. Et on le fait sans vous demander la permission.

J'étais au bureau de New York quand on me proposa un travail que je n'avais jamais imaginé. Pas une promotion. Pas une mutation. Une expérience.

Un programme confidentiel, créé pour valider un modèle de relations humaines à l'intérieur des États-Unis. Ils n'avaient choisi ni des managers, ni des psychologues, ni des formateurs. Ils avaient choisi des personnes dotées d'un certain type d'expérience du monde réel. Et mon nom était sorti — bien que je fusse dans la vente depuis dix-huit ans. Ils ne regardaient pas le poste : ils regardaient l'esprit.

L'épreuve était simple à expliquer et extrêmement difficile à accomplir :

visiter les 50 États américains en un an, en choisissant moi-même les villes et en restant au moins une semaine dans chacune.

Les deux dernières semaines seraient des vacances obligatoires. Ils couvriraient tous les frais. Je n'avais qu'à vivre, observer, comprendre, et remettre un rapport chaque lundi. Un compte rendu humain, sec, précis.

Je signai le contrat. Je prévins la maison. Ils ne demandèrent rien. Ils voulaient seulement savoir si les provisions du mois étaient arrivées. J'étais sur le point d'affronter une année en Amérique. Eux, comme toujours, affrontaient le mois suivant.

Par précaution, mon salaire était versé directement sur mon compte bancaire en Italie. C'était une manière polie de me dire : « Ne faites pas de bêtises. Vivez avec ce que vous avez. Voyons qui vous êtes vraiment. »

Ce n'est que quinze ans plus tard que j'ai eu accès à mes rapports originaux, aux analyses et aux documents qu'ils avaient rassemblés sur moi. Ce livre est né de là. J'ai obtenu l'autorisation de le publier, à une condition : ne jamais nommer l'entreprise qui l'avait commandé.

Peu importe. Cette histoire ne parle pas de logos. Elle parle d'un homme dans un pays impossible à comprendre si on ne le vit pas soi-même.

Commencer par le point le plus éloigné ?

Le choix logique était de partir des marges, pas du centre. Pour deux raisons simples :

1. Je sortais à peine de l'expérience : grande lucidité, attention maximale.

2. En partant de l'extrême, je pourrais corriger la route et finir le voyage proprement.

Je n'avais pas besoin de commencer par Boston ou Chicago. Je devais commencer par une frontière. Par un lieu qui n'était l'Amérique que sur le papier.

Je choisis Juneau, la capitale de l'Alaska. Isolée. Accessible seulement par bateau ou par avion. Une ville qui n'appartient à personne. L'endroit parfait pour commencer.

Optimiser les ressources

Avant de partir, je fis ce qu'un Américain respecte avant tout : je m'organisai en professionnel, pas en touriste.

J'appelai trois des compagnies aériennes les plus connues, celles qui avaient les plus grands réseaux intérieurs. En moins d'une heure, j'achetai un carnet de cinquante vols intérieurs avec 60 % de réduction.

Pas de limite de temps. Pas de limite de jours. Aucune restriction. Une seule condition : les utiliser dans l'année.

Je fis de même avec les chaînes d'hôtels, les taxis Uber et les loueurs de voitures, puis je préparai un vrai programme des étapes, des moyens, mais pas des horaires.

J'étais prêt.

Ce fut mon premier vrai succès. Le premier signe que je savais me déplacer. L'Amérique récompense ceux qui agissent, pas ceux qui attendent.

Quand l'entreprise vit l'opération, elle fit ce que fait toujours une culture américaine : elle vérifia la fiabilité.

Étais-je capable de gérer une année de mouvement permanent ? Étais-je capable de faire face aux imprévus, aux distances, aux urgences ? Étais-je autonome ?

C’est pourquoi, avant de partir, je réglai un autre détail crucial :

je m’assurai d’avoir sur ma carte de crédit un plafond mensuel d’au moins 100 000 dollars.

Ce n’était pas fait pour être dépensé. C’était fait pour démontrer qu’on savait les gérer. Les Américains pensent ainsi : si vous n’avez pas d’autonomie, vous n’avez pas de liberté. Et si vous n’avez pas de liberté, on ne peut pas vous évaluer.

À partir de ce moment-là, le programme ne fut plus une mission confiée. Ce fut une mission vécue.

ET MAINTENANT, ON VOYAGE VRAIMENT

L’Alaska ne fait partie des États-Unis que par la géographie. C’est un autre monde.

C’est le lieu où les femmes disparaissent sans laisser de trace. Où une plainte n’arrive jamais à destination. Où les villes ne sont que des îles civilisées au milieu d’un continent sauvage.

Juneau fut ma première épreuve : une capitale sans aucune route qui la relie au reste du pays. Un morceau d’Amérique qui ne ressemble pas à l’Amérique.

Là, je commençai à comprendre une chose : le voyage ne serait pas géographique. Il serait humain.

BLOC 1 (Volume I)

Alabama – Alaska – Arizona – Arkansas – Californie – Colorado – Connecticut – Delaware – Floride – Géorgie

BLOC 2 (Volume II)

Hawaï – Idaho – Illinois – Indiana – Iowa – Kansas – Kentucky – Louisiane – Maine – Maryland

BLOC 3 (Volume III)

Massachusetts – Michigan – Minnesota – Mississippi – Missouri – Montana – Nebraska – Nevada – New Hampshire – New Jersey – Nouveau-Mexique

BLOC 4 (Volume IV)

New York – Washington

BLOC 5 (Volume V)

Caroline du Nord – Dakota du Nord – Ohio – Oklahoma – Oregon – Pennsylvanie – Rhode Island – Caroline du Sud

BLOC 6 (Volume VI)

Dakota du Sud – Tennessee – Texas – Utah – Vermont – Virginie – Virginie-Occidentale – Wisconsin – Wyoming

CAROLINE DU NORD

La Caroline du Nord est un État qui vit sur deux voies. D'un côté, il y a la « nouvelle Amérique » : la recherche universitaire, la technologie, les start-up, les médecins, les ingénieurs, les chercheurs, et des villes modernes en pleine croissance. De l'autre, il y a la « vieille Amérique » : – campagnes pauvres – communautés isolées – traditions pesantes – travail physique – soins lointains – rôles encore rigides. Elles ne vivent pas ensemble. Elles s'ignorent. Ici, les femmes disparaissent selon l'endroit où elles sont nées : – dans la modernité, à cause de la

pression et de la compétition – dans la ruralité, à cause de l'isolement et de la tradition – dans les villes moyennes, à cause du travail sous-payé et du manque de services – dans les communautés noires historiques, à cause d'une double lutte : raciale et de genre.

La Caroline du Nord est polie en surface et féroce dans le détail.

La femme du Triangle de la recherche – 33 ans

Sara est analyste de données dans une start-up. Studieuse, brillante, bien préparée, elle travaille dans un milieu qui se vend comme progressiste, « européen » et moderne.

La vérité : – des horaires à rallonge – des attentes sans fin – des objectifs qui changent chaque semaine – de jeunes managers qui épuisent les gens sans s'en rendre compte – des femmes qui doivent faire deux fois plus d'efforts pour obtenir la moitié de la reconnaissance.

Sara a étudié, a investi des années, a sacrifié sa vie et son temps. Et la voilà dans un système qui l'applaudit et la consume le même jour.

Son absence est professionnelle : elle est indispensable pour construire l'avenir, mais elle n'a aucun réseau pour la protéger.

La femme rurale – 49 ans

À cent kilomètres de la modernité, il existe une autre Caroline du Nord. Des maisons éloignées, des champs de tabac et de soja, de longs hivers, des étés durs. Des rues sans trottoirs, sans magasins, sans rien.

Linda vit dans l'une de ces zones. Elle travaille à temps partiel dans un magasin du coin. Elle parcourt des kilomètres pour tout :

médecin, pharmacie, école, banque. Toute sa journée repose sur ses épaules : – les enfants – la maison – les personnes âgées – le travail – les courses – les urgences qu'elle règle seule.

Elle ne peut pas choisir. Elle ne peut pas changer. Elle ne peut pas briser la routine que lui imposent les kilomètres.

Son absence est géographique : elle vit trop loin pour qu'on la voie.

La femme afro-américaine de la ville moyenne –

38 ans Kim travaille dans un centre d'appels à Charlotte. Elle travaille avec des scripts, des chronomètres, des indicateurs, et des superviseurs qui surveillent chaque pause.

Elle a deux enfants et une mère dont elle doit s'occuper. La ville grandit, les entreprises arrivent, les gratte-ciel s'élèvent. Mais les vraies occasions, elles, n'arrivent pas jusqu'à elle.

La Caroline du Nord parle de développement, mais ce développement passe au-dessus des communautés noires sans s'arrêter.

Kim tient : – un travail qui vide émotionnellement – la scolarité des enfants – l'épuisement quotidien – des coûts qui montent – une mobilité sociale qui n'existe pas vraiment.

Son absence est raciale et économique : elle est le pilier de la ville, mais elle ne monte jamais au sommet.

La femme des côtes – 41 ans

Tanya vit sur la côte. La mer est belle, les maisons sont bien entretenues, et le tourisme est fort. Mais la vraie vie, c'est autre chose.

Travailler dans un complexe hôtelier : – les chambres – la blanchisserie – le ménage – l'accueil des touristes – de longues heures – de bas salaires

L'été est surchargé. L'hiver, c'est le silence et des comptes qui ne tombent pas juste.

La Caroline du Nord côtière est photogénique, mais elle repose sur le labeur de femmes qui ne verront jamais cette richesse.

Son absence est économique : tout tourne autour du tourisme, mais celles qui le font vivre ne reçoivent pas ce qui leur est dû.

Épilogue – Caroline du Nord

La Caroline du Nord est un État divisé par des dynamiques trop éloignées l'une de l'autre. Les femmes en paient le prix partout : dans la technologie qui promet des occasions mais aucun soutien, dans les campagnes qui isolent, dans les villes qui grandissent sans inclure, et sur les côtes qui vivent de saisons courtes et pénibles.

C'est un effacement à la fois moderne et ancien. Les femmes sont des forces motrices dans chaque coin de l'État, mais l'État les considère comme une présence nécessaire.

Réflexion – Caroline du Nord

Chaque État du volume dépeint une forme différente d'absence. La Caroline du Nord illustre celle qui naît de la distance intérieure : l'écart entre riches et pauvres, entre ville et campagne, entre le nouveau et l'ancien, entre ce que l'État promet et ce qu'il offre.

La femme vit toujours au milieu. Elle est le fil qui relie des mondes qui ne se parlent pas. Et justement parce qu'elle tient tout ensemble, personne ne la met au centre.

Ce chapitre sert à le dire sans filtre : la modernité, à elle seule, ne libère personne. Il faut reconnaître celles qui la portent vraiment.

DAKOTA DU NORD

Le Dakota du Nord est une terre impitoyable. Des hivers extrêmes, des vents qui tranchent la peau, de longues routes vides, de petites villes isolées, des communautés autochtones invisibles, et des champs pétrolifères qui dominent le paysage.

C'est un État où les femmes vivent entre deux forces opposées : une nature qui commande et une société qui ne change pas.

C'est un lieu qui récompense l'endurance plus que le bonheur. Et dans cette logique, les femmes disparaissent dans les détails du quotidien : – dans des emplois mal payés – dans la solitude géographique – dans le manque de services – dans des rôles familiaux durs – dans des communautés isolées – dans les rythmes imposés par une économie dominée par les hommes.

Le Dakota du Nord n'est pas méchant. Il est rude. Et dans sa rudesse, beaucoup de femmes sont englouties sans un bruit.

La femme des plateformes pétrolières – 35 ans

Jessica vit à Williston, la ville du pétrole. Elle travaille comme agente de coordination dans une installation. Elle est l'une des rares femmes dans un site dominé par les hommes, avec des postes épuisants, des camions énormes, des ateliers et un bruit permanent.

Chaque jour est une épreuve : – des blagues déplacées – des commentaires inutiles – un respect qu'il faut gagner dix fois – le risque au travail – zéro intimité.

La paie est bonne, mais le coût humain est énorme. Elle n'a pas de vraies amies. Elle n'a pas de relations stables. Elle n'a aucun réseau de soutien.

Son absence est sociale : entourée d'hommes, et pourtant seule.

La femme autochtone – 40 ans

Beaucoup de communautés autochtones du Dakota du Nord vivent dans l'oubli. Les logements sont rares, les occasions manquent, les écoles sont faibles et les hôpitaux sont loin. Les femmes autochtones portent un héritage de blessures que l'État n'a jamais guéries.

Alana a quatre enfants. Elle travaille à temps partiel dans un centre communautaire. L'histoire de son peuple est écrite partout : sur les visages, dans les silences, dans les absences.

Les problèmes sont constants : – le chômage – des addictions répandues – un soutien de l'État presque inexistant – des infrastructures fragiles – la dépression sociale.

Son absence est historique et structurelle : la culture est forte, mais le présent l'ignore.

La femme des villages minuscules – 50 ans

Le Dakota du Nord est fait de villages qui n'apparaissent pas sur les cartes. Cinq rues, une école, une église et une station-service.

Karen vit dans l'un d'eux. Elle travaille dans une petite épicerie. Chaque jour, elle voit les mêmes personnes, les mêmes gestes, les mêmes conversations.

Pour trouver un hôpital, il faut rouler une heure. Pour trouver un autre travail, encore plus longtemps. Pour trouver quelque chose

d’un tant soit peu nouveau, il faut deux heures.

Son absence est géographique : elle n’a pas d’alternatives. Sa vie est définie par le lieu où elle vit.

La femme de la frontière agricole – 47

ans

Megan vit dans la région la plus agricole de l’État. Des champs à perte de vue, des tracteurs, des récoltes, une neige qui tombe trop tôt.

Travailler à la ferme : – les animaux – les outils – les étables – l’entretien – les comptes – la cuisine – la famille – des urgences à gérer sans cesse.

Ici, la femme de la ferme porte plus du double du poids qu’elle semble porter. Elle est les bras, la tête, la gestion, la colonne vertébrale. Mais tout cela est décrit comme de « l’aide à la ferme ».

Son absence est culturelle : elle fait tout, mais on ne la reconnaît jamais comme une part centrale de l’économie.

Épilogue – Dakota du Nord

Le Dakota du Nord est un État qui ne protège pas. Il exige de la force, il exige de la résistance, il exige de la patience. La femme répond par un engagement total, mais l’État ne lui répond pas.

De la plateforme pétrolière à la réserve autochtone, des villages minuscules aux fermes isolées, les femmes ne disparaissent pas : elles sont absorbées par le territoire, comme si leur présence allait de soi.

Réflexion – Dakota du Nord

Chaque absence a une cause. Au Dakota du Nord, la cause est la terre elle-même : vaste, dure, lointaine, inefficace, masculine dans son économie, lente dans son changement.

La femme vit dans un paysage qui n'a pas de place pour la fragilité, dans une société qui considère son labeur comme une partie inévitable du décor.

Elle n'est pas invisible parce qu'elle ne vaut rien : elle est invisible parce qu'ici la terre est plus grande que les gens.

Et ce chapitre sert à nous le rappeler : la force n'est pas un choix. Dans certains lieux, c'est la seule option.

OHIO

L'Ohio est le miroir de l'Amérique silencieuse. C'est un État de villes industrielles effondrées, de banlieues sans direction, de familles vides, de jeunes qui s'enfuient et d'emplois qui ne garantissent plus rien. C'est une terre qui autrefois produisait tout et qui aujourd'hui produit de l'attente : l'attente d'un avenir meilleur, l'attente d'une occasion qui n'arrive jamais, l'attente d'un changement qui avance lentement, au point mort.

Ici, la femme tient ensemble des pièces que l'État devrait soutenir : – des familles brisées – des revenus instables – des communautés blessées par la drogue – des maisons qui tombent en morceaux – des écoles en difficulté – des services sociaux saturés.

L'Ohio ne tue pas la femme. Il lui coupe le souffle. Lentement, en silence, un peu chaque jour.

La femme de la ville industrielle effondrée – 46

ans

Michelle vit à Cleveland, dans un quartier qui autrefois débordait de travail. Son père travaillait à l'usine. Son grand-père aussi. Puis tout a changé : délocalisations, fermetures, faillites.

Aujourd'hui, elle travaille dans un supermarché : horaires variables, salaire bas, aucune sécurité. Chaque mois, elle doit faire des calculs chirurgicaux pour éviter la faillite.

La maison est vieille, le quartier est fragile, les occasions sont rares.

Son absence est économique et générationnelle : elle vit au point précis où toute une identité industrielle s'est effondrée, emportant avec elle les femmes qui n'ont pas pu choisir un autre avenir.

La femme qui élève une famille pendant la crise

des opioïdes – 38 ans L'Ohio est l'une des capitales américaines de l'épidémie d'opioïdes. Des laboratoires pharmaceutiques, des médecins complaisants, des communautés fragiles : une explosion lente qui a dévasté des familles entières.

Emily vit à Dayton. Son mari est mort d'une overdose il y a trois ans. Elle a deux enfants et travaille comme réceptionniste dans une clinique. Chaque jour, elle voit des visages familiers : des mères désespérées, des jeunes brisés, des pères qui ne s'en sont pas sortis.

L'Ohio parle de « crise des opioïdes ». Elle, elle parle d'absence : un homme perdu, une famille brisée, un fardeau qui retombe entièrement sur ses épaules.

Son absence est émotionnelle et sociale : elle garde les enfants à la maison et le travail à flot, pendant que le système qui a créé le

problème ne fait rien pour le réparer.

La femme blanche pauvre de banlieue – 28 ans

Samantha vit dans une banlieue qui semble sortie d'un film terne : Walmart, stations-service, maisons préfabriquées, fast-foods, parkings sans fin.

Elle travaille dans un McDonald's. Des services à répétition, des gestes automatiques, des clients nerveux, et des changements de direction tous les mois. Elle gagne assez pour survivre, mais jamais assez pour grandir.

Sa mère ne travaille plus. Son compagnon va et vient. Elle a des rêves qu'elle ne sait pas où ranger. Son absence est collective : elle est entourée de gens dans la même situation, et cela rend l'effort encore plus invisible.

Personne ne voit ce qui est normal pour trop de monde.

La femme des zones agricoles – 54 ans

Hors des villes, il existe un Ohio qui vit de l'agriculture, du petit élevage et du travail physique. Ici, les femmes s'occupent de tout : la comptabilité, les animaux, les cultures, les enfants, les personnes âgées et la maison.

Linda vit dans une ferme près de Lancaster. Ses enfants sont grands, son mari travaille à l'extérieur, et elle reste pour gérer tout ce que la terre exige.

Elle travaille sept jours sur sept, dans la chaleur, le froid, la pluie et la neige. Il n'y a pas de jour de repos. Il n'y a pas de répit mental. Il n'y a pas de reconnaissance.

Son absence est culturelle : on tient pour acquis que la femme agricole « s'en sort ». Oui, elle s'en est sortie. Mais le prix est toujours le sien.

Épilogue – Ohio

L'Ohio est un État à qui l'on a beaucoup pris, et qui a appris à prendre à ceux qui ont le moins de voix.

Les femmes ici ne demandent pas de miracles. Elles demandent de la stabilité, de la protection, de vraies opportunités. Elles en reçoivent des fragments.

Des villes industrielles déchues aux quartiers ravagés par les opioïdes, des banlieues blanches sans avenir aux terres agricoles qui ne se reposent jamais, les femmes tiennent ensemble ce que l'État ne soutient plus.

Réflexion – Ohio

L'absence des femmes dans l'Ohio n'est pas le résultat d'une cause unique. Elle est le résultat de la combinaison de toutes les ruptures : économiques, sociales, sanitaires, familiales et communautaires.

Ici, la femme vit dans la fracture entre ce que l'Ohio a été et ce qu'il ne peut plus devenir.

C'est une absence qui ne fait aucun bruit, parce qu'elle est devenue normale.

Et la tâche de ces pages est précisément celle-ci : rendre visible l'invisible, donner un visage à celles qui soutiennent tout sans jamais être nommées.

OKLAHOMA

L'Oklahoma vit dans une tension constante entre passé et présent. C'est un État rempli de terres, de vent, d'églises, de communautés rurales, de villes moyennes en pleine transformation, et d'un héritage autochtone que l'État n'a reconnu qu'à moitié. C'est une terre battue par toutes sortes de tempêtes : économiques, climatiques, sociales et culturelles.

Et chaque tempête tombe toujours sur les mêmes épaules : celles des femmes.

En Oklahoma, les femmes sont emmurées dans des rôles rigides, écrasées par une pauvreté généralisée, rendues invisibles par une religion qui parle beaucoup de famille mais peu de protection réelle. C'est un État qui vit de résistance, et les femmes en sont les piliers les plus usés.

La femme de la Bible Belt – 32 ans

Hannah est née dans un monde où tout était déjà décidé : comment s'habiller, comment parler, comment se comporter, que croire, quoi éviter.

Famille, communauté, église : trois cercles concentriques qui définissent sa vie.

Elle a un mari, deux enfants et une maison modeste. Sa journée est rythmée par : – l'école des enfants – les courses – l'église – le bénévolat obligatoire – les devoirs familiaux – zéro espace mental.

Elle ne peut pas exprimer de doutes. Elle ne peut pas vraiment choisir. Elle ne peut pas quitter la cage sans être jugée comme une traîtresse à la communauté.

Son absence est culturelle et spirituelle : elle vit dans une présence constante, mais comme une figure fonctionnelle, pas comme une personne à part entière.

La femme autochtone – 45 ans

L'Oklahoma compte l'une des plus importantes populations amérindiennes du pays. Mais l'écart entre culture et prospérité est énorme.

Kayla est membre de la Nation Cherokee. Elle travaille dans un centre culturel. Elle garde vivants la langue, les traditions, les rites et les récits.

Hors de ce monde, pourtant, la réalité est dure : – des écoles sous-financées – une santé fragile – des addictions répandues – des emplois mal payés – une discrimination subtile et constante. Elle soutient la communauté, la famille et l'identité. Et personne ne la protège comme elle le mérite.

Son absence est historique : l'État a bâti son identité sur les peuples autochtones, puis les a laissés seuls.

La femme des zones frappées par les tornades – 39 ans

L'Oklahoma est l'un des États les plus touchés par les tornades. Cela peut arriver chaque année, à chaque saison. Et quand cela arrive, tout est anéanti.

Rachel vit dans une zone frappée à plusieurs reprises. Elle a perdu deux maisons dans sa vie : une enfant, une adulte.

Elle est enseignante. Et chaque année, elle doit entraîner ses élèves aux exercices : se cacher, se protéger, ignorer le bruit de la peur.

Sa vie est faite de reconstructions : de maisons, de routine, de stabilité.

Son absence est climatique : ici, c'est la nature qui commande, et ceux qui en paient les conséquences sont toujours les familles, c'est-à-dire les femmes.

La femme à faible revenu – 29 ans

Brooklyn — un prénom courant dans la région, pas une ville — vit dans une banlieue de Tulsa. Vieilles maisons, routes défoncées, bus qui passent quand ils veulent.

Elle travaille dans un fast-food. Horaires coupés, changements de planning de dernière minute, salaire minimal. Elle a une fille de trois ans. La garderie coûte plus que son salaire. Elle a deux options : laisser l'enfant à quelqu'un en qui elle n'a pas confiance ou perdre son emploi. Son monde est fait de : – factures en retard – bons alimentaires – courses contre la montre – anxiété constante – petits rêves jamais réalisables.

Son absence est économique et systémique : l'Oklahoma pousse ceux qui ont déjà réussi et laisse derrière ceux qui naissent dans ces banlieues.

Épilogue – Oklahoma

L'Oklahoma est un État qui paraît simple, mais c'est l'un des plus durs où vivre.

Les femmes sont prisonnières de trois forces immenses : – la religion qui les enferme – la pauvreté qui les épuise – le climat qui les détruit.

Chaque reconstruction, chaque sauvetage, chaque équilibre fragile passe par elle. Mais l'État rend rarement quelque chose en retour.

Réflexion – Oklahoma

L'absence féminine de l'Oklahoma naît d'un mélange dangereux : une tradition forte, une pauvreté persistante, des identités autochtones invisibles et une nature impitoyable.

Ici, la femme vit dans une contradiction constante : être indispensable et être ignorée.

Ce chapitre démontre clairement une chose : la dureté n'est pas la justice. Résister n'est pas être libre. Survivre n'est pas progresser.

Et en Oklahoma, trop souvent, les femmes ne vivent pas : elles résistent.

OREGON

L'Oregon vit de la contradiction la plus subtile des États-Unis : une image propre, verte, libérale, parfaite pour les touristes et les campagnes politiques, et une réalité sociale pleine de fissures profondes.

Portland, célébrée comme ville progressiste, est aussi un immense foyer de sans-abrisme, d'addictions, de crise de la santé mentale et d'inégalités croissantes. Hors de Portland, l'Oregon change : campagnes isolées, communautés blanches extrêmement pauvres, emplois instables, ressources minimales et tensions latentes.

Ici, la femme disparaît non par manque de rôle, mais par surcharge :

– familles à un seul revenu – dépendances au partenaire – manque de services – isolement géographique – travail précaire – coûts excessifs – absence de protection réelle

L'Oregon est beau à regarder, mais dur à vivre.

La femme de Portland – 29 ans

Julia vit dans l'East Side de Portland. Elle travaille dans un magasin d'alimentation bio, paie à peine son loyer et partage une maison avec deux autres personnes.

Portland se présente comme une ville « ouverte, sensible, sociale », mais la vérité est faite de : – rues pleines de sans-abri – crise de la santé mentale partout – services engorgés – emplois mal payés – loyers en hausse constante. Julia est l'une de ces personnes que la ville utilise comme symbole de son « esprit jeune », mais qu'elle traite comme un numéro anonyme.

Son absence est sociale : elle est partout dans les débats, mais nulle part dans les solutions.

La femme immigrée dans la restauration –

34 ans Rosa est arrivée du Guatemala. Elle travaille dans la cuisine d'un restaurant toujours plein, toujours bruyant, toujours tendu.

Dix heures par jour, six jours sur sept. Salaire bas, pas d'assurance, sueur, chaleur et bruit constants.

Beaucoup de collègues masculins croient pouvoir plaisanter comme ils veulent. Ils ne le font pas par méchanceté ; ils le font par ignorance et par tradition. Mais cela pèse sur elle. Elle est rongée par les commentaires, les regards et les plaisanteries grossières.

Hors du travail, elle envoie de l'argent à sa famille. À l'intérieur, elle maintient tout à flot.

Son absence est économique et culturelle : elle fait tourner un secteur entier mais reste invisible pour tous.

La femme rurale – 52 ans

Dans l'est de l'Oregon, il y a des villes qui semblent figées en 1985. Peu de maisons, de longues routes, des hivers rudes et un réseau téléphonique intermittent.

Karen vit dans l'une d'elles. Elle a une petite ferme, quelques animaux et un emploi d'appoint dans un magasin. Elle fait tout elle-même. Quand il faut un médecin, il faut rouler une heure. Quand il faut un service quelconque, il faut prendre rendez-vous des jours à l'avance. Quand quelque chose tourne mal, il n'y a personne.

Son absence est géographique : elle vit loin du monde, et pas par choix.

La femme qui soutient une famille détruite par

l'addiction – 43 ans L'Oregon est l'un des États où le taux d'addiction est le plus élevé. Opioïdes, méthamphétamines, alcool. Une lente avalanche qui ne s'arrête jamais.

Tessa a un compagnon désormais perdu. Deux jeunes enfants. Un emploi de caissière dans un supermarché. Chaque jour, elle doit protéger les enfants, gérer un homme qu'elle ne reconnaît plus, tenir les comptes et se battre contre un système qui n'offre aucune solution.

Son absence est institutionnelle : la société parle de « crise » depuis des années, mais rien ne change pour celles qui la vivent à la maison.

Épilogue – Oregon

L'Oregon est un État qui sait bien se vendre, mais qui se protège mal.

Les femmes vivent entre deux extrêmes : – un progressisme esthétique – une réalité sociale agressive.

C'est elle qui encaisse le choc des inégalités, qui soutient les familles fragiles, qui travaille dans les secteurs les plus exploités, qui soutient les communautés oubliées par la politique.

La beauté de l'Oregon ne suffit pas à le sauver.

Réflexion – Oregon

L'absence des femmes dans l'Oregon naît d'une vérité crue : il ne suffit pas de se dire moderne pour l'être.

Les femmes ici paient trois prix : – le coût de la vie – le travail précaire – l'isolement social et géographique.

C'est une absence qui ne naît pas d'un conflit direct, mais d'un désintérêt général.

Et ce chapitre le montre clairement : derrière les forêts, les montagnes, les lacs parfaits, il y a une Amérique qui ne fonctionne pas. Et cela pèse entièrement sur les femmes.

PENNSYLVANIE

La Pennsylvanie est l'un des États les plus divisés d'Amérique. D'un côté, les grandes villes — Philadelphie et Pittsburgh — imprégnées d'histoire, d'inégalités, de renaissances inachevées et de communautés qui portent encore des cicatrices ouvertes. De l'autre, un arrière-pays rural et conservateur, des fermes, des mines fermées, des bourgs immobiles et des mentalités d'un autre temps.

Ici, les femmes disparaissent de quatre manières : – dans les banlieues pauvres – dans les communautés afro-américaines

marquées par la violence – dans les campagnes immobiles – dans les villes modernes qui les consument.

La Pennsylvanie est un État qui ne pardonne pas à ceux qui naissent avec peu. Et les femmes, comme toujours, sont celles qui paient le prix le plus élevé.

La femme des banlieues pauvres de Philadelphie

– 34 ans Shan vit à North Philadelphia. C'est un quartier difficile, avec des écoles en difficulté et des rues où l'on sent la tension même en plein jour.

Elle travaille dans un magasin discount. Elle a une fille de six ans. Chaque matin, elle l'accompagne à l'école avec un mélange d'espoir et de peur : l'espoir qu'elle aura un avenir meilleur, la peur que le quartier l'avale.

Les salaires sont bas, les coûts élevés, les services insuffisants. La ville célèbre son « renouveau », mais le renouveau n'arrive jamais jusqu'à chez elle.

Son absence est urbaine : elle vit au point précis où la ville décide qui mérite l'attention et qui ne la mérite pas.

La femme de la Rust Belt de Pittsburgh – 48 ans

Pittsburgh est devenue « tech », « universitaire » et « innovante ». Mais la ville ouvrière n'a pas disparu : elle s'est simplement déplacée en banlieue, là où personne ne regarde.

Linda était soudeuse. Quand l'usine a fermé, elle n'a trouvé que des emplois à temps partiel : supermarchés, ménage et services.

La transformation économique a récompensé les jeunes très diplômés. Pas les femmes comme elle.

Son absence est industrielle : la nouvelle ville n'a pas fait de place à ceux qui ont construit l'ancienne.

La femme rurale – 55 ans

Hors des villes, la Pennsylvanie est un autre pays : des collines, des fermes, de minuscules bourgs, des églises partout, une mentalité qui n'a pas changé depuis des générations.

Mary a grandi ici. Elle a une maison, un lopin de terre, un mari qui travaille de temps en temps et des enfants adultes.

Elle fait tout : – la maison – les animaux – les factures – la cuisine – le soin des personnes âgées – le rôle de pont entre les familles.

Elle est respectée, bien sûr. Mais comme une fonction, pas comme une personne.

Son absence est culturelle : chaque rôle est déjà écrit.

La femme immigrée d'Allentown – 37 ans

Allentown est pleine d'immigrés latinos, africains, arabes et asiatiques. L'économie repose sur eux.

Rime travaille dans une usine, en équipe du matin. Son mari travaille de nuit. Ils ne se voient que quelques heures par jour.

La paie ne suffit jamais, le travail est physique, les chaînes de montage sont bruyantes et implacables.

Elle parle deux langues, élève trois enfants et fait des doubles services quand il le faut. Son absence est économique et linguistique : c'est une présence indispensable dans la ville, mais elle n'existe pas pour ceux qui prennent les décisions.

Épilogue – Pennsylvanie

La Pennsylvanie est un État qui vit au milieu : à moitié moderne, à moitié bloqué, à moitié riche, à moitié pauvre, à moitié progressiste, à moitié coincé dans le passé.

Les femmes vivent dans les fissures. Et elles tiennent ensemble tout ce qui s'effrite : familles, écoles, quartiers, économies fragiles.

Mais le système la considère comme une figurante, jamais comme une protagoniste.

Réflexion – Pennsylvanie L'absence des femmes en Pennsylvanie naît d'une distance intérieure : la distance entre ce que l'État a été et ce qu'il voudrait être.

Les grandes villes consument, les campagnes rétrécissent, les économies intermédiaires lâchent prise.

La femme finit écrasée au centre, là où personne ne regarde vraiment.

Ce chapitre le montre clairement : la fatigue n'est pas une urgence d'un jour, c'est la norme quotidienne de milliers de femmes.

RHODE ISLAND

Le Rhode Island est une miniature de tout ce qui fonctionne et de tout ce qui se brise en Amérique : – des villes côtières chères – des banlieues pauvres – une industrie disparue – d'immenses communautés de migrants – des services limités – des contrastes sociaux criants.

Providence en est le centre : culturel, universitaire et artistique. Mais à côté des universités se trouve l'une des pauvretés urbaines les plus sous-estimées de l'Est. Hors de la ville, de petites villes

survivent grâce à des emplois minimes, à la pêche saisonnière et à des industries qui ne reviennent pas.

Ici, la femme disparaît par compression :

tout coûte trop cher, tout est trop proche, tout est trop petit pour s'échapper.

La femme latina de Providence – 30 ans

Marisol vit dans le South Side, l'un des quartiers les plus pauvres de la ville. Elle fait le ménage dans des bureaux à l'aube et dans des restaurants le soir. Deux emplois, aucune sécurité.

Providence aime se dire « ville créative ». Pour elle, la créativité signifie simplement joindre les deux bouts.

Elle n'a pas d'assurance. Elle n'a pas de congés. Elle n'a aucune marge.

Son absence est économique et linguistique : elle travaille autant que trois personnes, mais pour l'État elle est une statistique.

L'étudiante qui travaille – 22 ans

Brown University attire des étudiants du monde entier. Mais ceux qui viennent de familles modestes vivent un autre Rhode Island.

Rachel étudie la sociologie, travaille dans une bibliothèque, est barmaid le week-end et partage un studio hors de prix.

Elle est intelligente, capable, déterminée, mais elle subit une pression énorme : – les études – le travail – les dettes – un avenir incertain.

Son absence est universitaire : l'université célèbre la diversité mais ne protège pas celles qui conjuguent études et survie.

La femme saisonnière de la côte – 41 ans

Newport est magnifique pour ceux qui la visitent. Un désastre pour ceux qui y vivent toute l'année.

Tanya travaille l'été dans un restaurant du port. L'hiver, elle cherche n'importe quel travail disponible : magasins, ménage, petits contrats.

Touristes riches, habitants pauvres.

Son absence est saisonnière : elle est indispensable trois mois, invisible les neuf autres.

La femme des petites villes – 54 ans

Hors de Providence se trouve un Rhode Island oublié : vieilles filatures textiles, bâtiments rouges, rues usées par le temps. Linda travaille dans une blanchisserie industrielle. Gestes répétitifs, vapeur brûlante, services qui ne finissent jamais.

Les salaires sont minimes, le travail est dur, l'avenir reste inchangé.

Son absence est industrielle : elle travaille dans l'ombre d'un passé économique qui ne reviendra jamais.

Épilogue – Rhode Island

Le Rhode Island est petit, mais ses problèmes sont immenses : loyers élevés, salaires bas, opportunités limitées.

Les femmes vivent écrasées par tout cela. Toujours en première ligne, jamais protégées.

Réflexion – Rhode Island

L'absence des femmes ici naît d'un paradoxe : un État minuscule, incapable de protéger qui que ce soit.

C'est une absence faite de micro-espaces et de micro-chances : trop petits pour grimper, trop étroits pour s'échapper.

Et dans ces espaces étouffés, les femmes gouvernent un État entier qui les considère comme une partie du paysage.

CAROLINE DU SUD

La Caroline du Sud est un État de contrastes saisissants : plages parfaites et pauvreté extrême, histoire coloniale et communautés noires encore pauvres, villes en croissance et banlieues immobiles, tourisme de carte postale et emplois mal payés. C'est l'un des endroits où les femmes portent le fardeau le plus lourd, entre tradition, religion, famille, coûts prohibitifs et services insuffisants. Et c'est aussi l'un des pays où la liberté des femmes est encore débattue, limitée et contrôlée.

La Caroline du Sud sait bien s'habiller quand il le faut, mais sa colonne vertébrale est tenue par des femmes que personne ne voit.

La femme afro-américaine du Lowcountry – 36

ans

Amina vit à Charleston, dans une communauté Gullah Geechee. Elle porte un immense héritage culturel : une histoire d'esclavage, de résistance et d'identité préservée malgré tout.

Elle travaille dans un restaurant touristique du centre-ville. Elle sert des plats inspirés de sa culture à des gens qui ne savent rien de son histoire.

Elle est mère, fille et travailleuse. Elle fait de longs services, avec un salaire élevé pour la ville mais bas pour y vivre, parce que Charleston est devenue trop chère pour ceux qui y sont nés.

Son absence est historique et urbaine : l'histoire des Noirs ici est à la base de tout, mais elle reste en dehors du récit officiel.

La femme blanche du Sud conservateur – 42 ***ans***

Megan vit dans une zone rurale entre Anderson et Greenwood. Sa famille est conservatrice, l'église est centrale et la communauté est fermée. Ici, les règles ne sont pas écrites, mais elles sont plus strictes que la loi. Son mari travaille dans le bâtiment, elle est caissière dans un grand magasin.

Chaque choix est pesé : comment s'habiller, quoi dire, quoi penser. Le divorce est considéré comme un scandale. Ne pas avoir d'enfants est un péché. Demander de l'autonomie est un « manque de foi ».

Son absence est culturelle : elle vit dans un rôle décidé par d'autres, et le changer signifie tout perdre.

La femme du tourisme à Myrtle Beach – 29 ans

Jamie travaille dans un hôtel sur la côte. À la réception l'été, au ménage l'hiver, selon les besoins.

Myrtle Beach semble un paradis pour ceux qui la visitent, mais c'est une cage pour ceux qui y travaillent : salaires bas, loyers élevés, saisonnalité totale, stabilité nulle.

Jamie vit dans un petit appartement partagé. Elle travaille six jours sur sept. Et quand la saison se termine, elle doit espérer un

hiver doux.

Son absence est économique : tout tourne autour des touristes ; rien ne tourne autour des habitants.

La femme sans assurance – 55 ans

La Caroline du Sud est l'un des États où l'accès aux soins est le plus faible. Beaucoup de travailleuses n'ont pas d'assurance. Beaucoup renoncent à des soins essentiels. Linda est agente d'entretien dans une clinique. Elle voit les soins de l'intérieur chaque jour, mais elle ne peut pas se les payer.

Elle a des douleurs chroniques aux mains, mais elle ne peut pas s'arrêter. Elle a peur d'un examen médical parce qu'elle sait qu'elle ne pourra pas payer le traitement.

Son absence est une question de santé : elle travaille autour des soins des autres et n'a pas droit aux siens.

Épilogue – Caroline du Sud

La Caroline du Sud est un État qui vit dans une tension constante entre modernité et tradition, entre richesse visible et pauvreté cachée.

Les femmes paient toutes les contradictions : – une religion rigide – des rôles fermés – un tourisme qui exploite – un racisme profondément enraciné – des soins inaccessibles – des salaires trop bas.

C'est une colonne porteuse, mais on la traite comme une petite décoration.

Réflexion – Caroline du Sud

Ici, l'absence des femmes naît de l'entrelacement parfait d'une histoire pesante, d'une religion dominante et d'une économie fragile.

Les femmes vivent piégées entre passé et présent : le passé les limite, le présent les consume, et l'avenir n'est pas garanti.

Et ce chapitre sert à exposer la vérité nue : la Caroline du Sud n'est pas lente parce qu'elle le veut. Elle est lente parce qu'elle ne veut pas changer. Et celles qui paient cette inertie sont toujours les femmes.

Ferdinando Frega